Gilles

Leroy

Zola Jackson

Extrait de la publication

MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

MAMAN EST MORTE, *récit*, 1990, Mercure de France, 1994

LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS, *nouvelles*, 1991

MADAME X, *roman*, 1992

LES JARDINS PUBLICS, *roman*, 1994

LES MAÎTRES DU MONDE, *roman*, 1996 (Folio n° 3092)

MACHINES À SOUS, *roman*, 1998 (Folio n° 3406)

SOLEIL NOIR, *roman*, 2000 (Folio n° 3763)

L'AMANT RUSSE, *roman*, 2002

GRANDIR, *roman*, 2004 (Folio n° 4251)

CHAMPSECRET, *roman*, 2005

ALABAMA SONG, *roman*, prix Goncourt 2007 (Folio n° 4867)

Chez d'autres éditeurs

HABIBI, *roman*, Michel de Maule, 1987

TRISTAN CORBIÈRE, *hommage*, « Une bibliothèque d'écrivains », éd. du Rocher, 1999

À PROPOS DE « L'AMANT RUSSE », *notes sur l'autobiographie*, Nouvelle Revue française, Gallimard, janvier 2002

LE JOUR DES FLEURS, *théâtre*, in « Mère et fils », Actes Sud-Papiers, 2004

EDDY WIGGINS, le Noir et le Blanc, Éditions Naïve, 2008

Extrait de la publication

ZOLA JACKSON

Extrait de la publication

Gilles Leroy

ZOLA JACKSON

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

Mercure de France, 2010.

Extrait de la publication

à Audrey Dauman
à Ionuţ Rădulescu

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« La variété de rose “American Beauty” ne peut être produite dans la splendeur et le parfum qui enthousiasment celui qui la contemple qu’en sacrifiant les premiers bourgeons autour d’elle. Il en va de même dans la vie économique. Ce n’est là que l’application d’une loi de la nature et d’une loi de Dieu. »

JOHN D. ROCKEFELLER,
cité par John Kenneth Galbraith
dans « L’art d’ignorer les pauvres »
(*Harper’s Magazine*,
trad. *Le Monde diplomatique*).

« Si les dieux font le mal, c’est qu’ils ne sont pas des dieux. »

EURIPIDE.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Un dimanche de rêve

Nouvelle-Orléans, Louisiane, août 1994

J'aime ça. J'aime quand la cuisine est poudrée de cannelle, de colombo, de cumin, quand les épices en volutes transforment ma maisonnette en bonbonnière. J'ai l'ouvre-boîte universel pour les tomates pelées, les bananes en sirop, le maïs en grain, le piment oiseau et le lait de coco.

C'est un beau jour : le bulletin météo a promis des heures de soleil et j'entends les voisins qui s'affairent autour du barbecue, comme je devrai m'y coller bientôt, j'imagine, s'il n'arrive à temps pour me sauver.

J'ai horreur des grils.

J'en ai une peur panique, car c'est un sport d'homme, un privilège d'homme et de nanti.

Toujours en retard. C'est plus fort que lui. Une heure que j'attends, ou presque. Ce n'est pas mon fils, non, mon fils est ponctuel — c'est le fait de l'autre, le mou du cerveau, c'est bien lui qui retarde. J'en mettrais ma main à couper si seulement j'avais une main à perdre.

Le pick-up en freinant brutalement devant la maison m'a renseignée sur une chose : Caryl n'en menait pas large car

mon garçon a toujours su comme les retards me mettent en rogne.

Lorsque je l'ai vu descendre du côté passager, entier, si beau et souriant, mon fils aimé et pas fini, mon fils chéri de tous et pas capable d'être un homme, j'ai ravalé mes larmes.

Collée à l'arrière du pick-up, une annonce disait que les garçons voulaient vendre leur véhicule. Il est tout neuf, j'ai dit. « Tout neuf, a consenti Caryl, mais il n'a que deux places. » Mon fils a de ces airs froids, parfois, ce ton sec et ce visage fermé qui vous dissuadent de répliquer quoi que ce soit, encore moins de prétendre à une explication.

Il y a cinq marches à mon perron, il y a quatre filles au docteur March, il y a trois lanciers au Bengale, mais deux places ne suffisent plus à mon fils et son collègue ? Caryl a humé l'air à peine il entrait. Sa joie à sentir ma cuisine, je la guettais et je l'ai vue, oui : ses narines dilatées, son torse exagéré comme s'il voulait s'emplir tout entier de l'odeur riche des fumets avant même d'éprouver arômes et textures sur sa langue — sa joie m'a emportée et je lui ai sauté au cou, mes bras en couronne.

« Mon fils ! Le temps n'en finissait plus où tu étais parti. Mon fils, je vieillis, ne me laisse pas comme ça dans le néant sans nouvelles. »

« Mom, tu rigoles ? Tu es belle, tu es jeune. Qu'est-ce qu'il y a, Mom ? Qu'est-ce qui te prend ? »

« J'ai peur de tout et de rien. J'ai peur pour toi. »

« Viens, petite maman, que je te serre dans mes bras. Cesse de croire que tout dans cette vie est combat. Repose-toi. Là, contre moi. »

Extrait de la publication

Et tandis que j'étais *là*, bercée sur l'épaule de mon fils qui sent si bon le pain d'épice, je regardais par l'embrasure de la porte ma chienne lécher dévotement les mains du collègue mou et bientôt chauve.

J'ai crié, Caryl a sursauté. Lady m'a regardée de son air sans-y-croire, qui est son air à elle, qui me fait rire d'habitude, mais, ce dimanche-ci, à mon regard noir froncé, elle a compris qu'un caprice humain allait encore une fois perturber le règne animal, elle a reculé d'entre les genoux du collègue, puis elle a quitté le salon en pétant discrètement.

*

Ta maison, disait-il, elle sent si bon les caravanes d'Orient.

Maman, je te promets de vivre heureux et très vieux. Assez vieux pour assister à tes cent ans et te faire danser la valse autrichienne des impératrices comme tu aimes.

*

Comment s'appelait-il déjà, le collègue au crâne rose dégarni ? Ron, Roy, Troy ? J'oublie, je confonds les noms — la faute à l'âge peut-être, ou à l'ennui de sa personne.

. . . . . .

Troy s'est resservi deux fois de mon homard à la française, il a repris du riz aux noix de cajou, et il avait encore de la place pour la crème caramel, contrairement à mon fils qui, se tenant l'estomac à deux mains, faisait mine de n'en plus pouvoir. Alors, Troy a tendu son bras immense par-dessus la table, la nappe toute blanche du dimanche, il a survolé les verres fragiles, la

Extrait de la publication

carafe ancienne, et, sans rien effleurer ni casser, Troy a pincé la joue droite de mon fils et il a dit : « Mange. Fais-le pour ta mère et pour moi. On ne veut pas te voir dépérir. »

J'ai pensé : « Tenez-vous mieux, Troy. » Et aussi : « Oseriez-vous de tels gestes chez vous, vos parents blancs dans les collines hautes d'Atlanta ? »

Mais je ne l'ai pas dit. « Enfin, Troy, vous savez bien que Caryl ne prend jamais de dessert. Vous voulez donc le tuer ? »

Alors, Caryl a paru las. Son dos s'est renversé sur le dos de la chaise et il a dit « Maman, je meurs ». Troy a pris une louche de crème caramel, de l'autre main il a écrasé les mâchoires de mon fils pour le forcer à ouvrir la bouche, il a voulu la forcer, et Caryl recrachait, étouffait, suppliait, alors j'ai saisi la louche d'entre les mains de l'amant riche et je lui ai fracassé le crâne avec.

Accourue avec le bruit, Lady léchait les coulures de crème sucrée et les débris de cerveau — ce cerveau qui avait toujours été mou.

. . . . . .

« Pourquoi ? », ai-je répété, timide, car mon fils s'agace et fuit dès qu'on le presse... « Pourquoi une voiture plus grande ? Vous allez prendre un chien ? » Il m'a regardée avec tristesse et du dégoût aussi — le dégoût m'a fait tellement mal. « Non, maman. Nous allons adopter un enfant. »

Troy était venu me trouver dans la cuisine, entre deux plats : « Savez-vous, Mrs Jackson, que la thèse de Caryl rencontre un grand succès ? Vous l'a-t-il dit ? Il est si modeste, parfois. Savez-vous qu'il va être traduit en Europe ? » À sa voix si fière, j'avais reconnu le son vrai de l'amour. « Caryl sera un très grand historien, dans le monde entier. J'ai toujours cru en lui. » C'étaient les mots de trop, et j'ai détourné la tête.

Extrait de la publication

Je les ai regardés se préparer au départ, assise sur mon perron. Caryl vérifiait la pression des pneus avec le vieux manomètre de son père. Tout petit, déjà, il faisait ça sur notre vieille guimbarde dès que nous prenions la route pour quitter la ville vers le lac Pontchartrain ou le delta. Après les pneus, il vérifiait les niveaux, l'huile, le liquide de freins et celui du refroidissement.

C'est mon fils. Il monte dans le pick-up, je préférerais savoir que c'est lui qui conduit mais non, c'est l'autre, le Machinchose de l'aristocratie de Géorgie, c'est lui qui prend le volant avec ses deux bras gauches et son unique hémisphère, et j'ai peur — j'ai si peur, je me retiens de courir après la voiture. Seigneur, soutenez-moi ! Je ne dis pas qu'il est totalement stupide, Troy, je crois que mon fils aurait pu trouver mieux, à tous points de vue, intellectuel et physique. Une créature moins voyante que cet escogriffe roux à peau laiteuse rose, comme si les nourrices du château l'avaient trempé à la naissance dans une bassine de milk-shake à la fraise.

Il y a cinq marches à mon perron
Le docteur March a quatre filles
Il y a trois lanciers au Bengale
Le facteur n'a droit qu'à deux fois

L'échine dressée, Lady aboie un coup, juste un coup rauque, et bondit à l'arrière du pick-up. Elle sait bien, la chienne, que c'est lui, mon fils, lui qui l'a choisie dans la vitrine et l'a menée ici. Elle tenait dans mes deux paumes, toute chaude et toute soyeuse, sa truffe et ses yeux si noirs comme les spots sur un domino.

Si jamais je mourais plus tôt que prévu, je n'aurais souci

Extrait de la publication

de rien : cette chienne exprime à qui veut bien l'entendre que son vrai maître est Caryl et tous deux poursuivront bien ensemble leur vie sans moi.

C'était un beau dimanche. Mon repas était bon, je crois. Je m'en fous, d'ailleurs. Bon ou pas, qu'est-ce que ça change à l'indifférence d'un enfant devenu grand et qui n'a plus besoin de toi pour se nourrir et survivre ?

C'est par devoir, ma pauvre fille, que ton fils fait tous ces kilomètres, sept cents précisément, sept cents kilomètres d'Atlanta à ton quartier de Gentilly, dans un ennui interminable. Son anniversaire. Ton anniversaire. Thanksgiving ensuite. Noël enfin. Noël, fin des corvées.

Zola Jackson, tu fus une bonne mère, peut-être. Maintenant, tu es pour sûr une vieille enquiquineuse et un héritage embarrassant.

Tu es si noire, Zola Louisiane Jackson, et ton fils café au lait, ton fils mulâtre aux merveilleux yeux verts a ces traits fins qui répondent aux canons de la beauté blanche suprême — si noire, vieux pruneau sec, bien sûr que ton fils a honte de toi ! Bien sûr il te fuit ! Tu n'iras jamais dans les hauteurs vertes et fraîches de Buckhead ; les grandes demeures du vieil Atlanta ? Et pourquoi pas le bal annuel du gouverneur ! Ne rêve pas, ma fille : jamais tu n'y entreras, sauf à ramper sous la porte de service. Tu n'es qu'un boulet de charbon.

Caryl avait toujours au cou la chaîne et la croix en or de ses quinze ans — son viatique lorsqu'il s'en fut de chez nous pour rejoindre la grande école, le Nord civilisé, policé, tempéré. Mais à la chaîne on avait ajouté un second bijou. Un

rectangle d'or frottait la croix dans un cliquètement qui m'épuisait les nerfs.

« C'est un cadeau de Troy », m'a dit mon fils.

On voit cette joncaille au cou des gangsters du quartier. Pas au cou des fils bien. Il en avait l'air si fier.

« On appelle ça des *dog tags*, Mom. »

« Ah... Jamais vu ça au cou d'un chien. Je dirais tout simplement que ça ressemble à des plaques militaires et qu'il est assez honteux, quand on ne va pas à la guerre, de tourner en mascarade le calvaire des vrais soldats. »

« Hé ! Mom, doucement ! Ça ne prétend à rien d'héroïque : c'est juste une plaque médicale. Troy y tenait. Par précaution. »

« Je vois. Alors, c'est bien. Tout va bien. Troy prend bien soin de toi, lui. Tu le laisses prendre soin de toi. C'est parfait ainsi. »

J'ai vu dans les yeux verts liquides de mon fils combien je lui faisais du mal, mais c'était plus fort que moi et mon fils me pardonnerait, n'est-ce pas ? N'est-ce pas qu'il m'a pardonnée ? Dites un peu, pour voir. Faites un effort.

. . . . . .

Dimanche 28 août 2005

Lady était trop nerveuse, qui tournait dans le jardin, encagée, gémissante ; jamais je ne l'avais vue si incohérente. Cherchant du regard anxieux les azimuts perdus. Des vents contraires portaient à sa truffe pointée au ciel trop d'informations pour son cerveau de chienne plus toute jeune.

Le neveu de miss Anita tambourinait à la porte. J'ai

Extrait de la publication

d'abord ouvert la moustiquaire. « Mrs Jackson, il faut y aller maintenant. Il faut tout fermer et partir ce soir. C'est ce que j'ai entendu à la radio. Bientôt il n'y aura plus d'électricité et quand la tempête arrivera, que deviendrez-vous ? »

« J'ai survécu à l'ouragan Betsy. Mon fils était encore au sein, déjà malade, et là, oui, j'ai eu peur. On a survécu tous les deux, tout seuls dans notre gourbi. Mon fils pourvoira à mon salut. Je l'attends. Le temps de faire demi-tour sur l'autoroute d'Atlanta, il sera là. »

Il m'a regardée de ses yeux en boules de billard, il a rougi, sournois. « Votre fils, Mrs Jackson ?... »

« Tu m'ennuies, file donc, je vois ta tante s'impatienter dans la voiture et me lancer des regards comme des revolvers derrière le pare-brise. »

Il est gentil, le neveu, sous ses airs de gros dur. Il est descendu de Dallas pour chercher la vieille. Il a fait ce qu'il fallait, il a barricadé les fenêtres et les portes tandis que miss Anita, paniquée, la perruque de travers, faisait son baluchon et bouclait dans le vanity-case tous les bijoux criards qu'une légion d'amants sans valeur lui avaient offerts.

Il insistait, le gosse.

« Venez avec nous, Mrs Zola. »

Et moi : « Mon fils sera là d'une minute à l'autre. Il vient me chercher et j'irai dans sa belle demeure d'Atlanta. »

Le gosse, sourcils froncés : « Votre fils ? Mais... Mrs Zola, votre fils serait bien en peine de... »

« Maintenant laisse-moi, MJ, sois gentil. J'ai du rangement à faire, des sandwichs au thon à préparer pour la route, la glacière à remplir. Tout ça, quoi. Embrasse bien Anita pour moi. »

Je n'en pensais pas un mot : embrasser Anita ? Ça non. Cette vieille fille qui se prétend vierge mais que d'autres ont

Extrait de la publication

« Certaines populations ont été dirigées sur Miami, d'autres sur Atlanta et d'autres beaucoup plus loin, beaucoup plus haut, dans le Minnesota, dans le Wyoming, jusqu'en Alaska. »

« Nina ? En Alaska ? Elle n'a que des minijupes et des débardeurs. »

« Ça n'aura fait aucune différence. Personne n'avait de bagages. Ils étaient les mains vides, sans argent la plupart, et certains sans papiers. »

« Vous voulez dire... qu'ils errent ? »

« Oui. »

« Comme des personnes déplacées ? Comme des déportés ? »

« Je crois bien que c'est ça, oui, le juste mot. Je crois aussi qu'ils ne reviendront pas. »

« Nina reviendra, elle. »

« Oui, je le crois aussi. »

« Elle pourrait être à Atlanta, disais-tu ? »

« C'est possible, oui. Si vous voulez, on lancera une alerte depuis chez moi, une alerte à travers tout le pays, à toutes les associations d'entraide. On cherchera refuge après refuge, État après État, on laissera des messages partout avec mon adresse. Ainsi Nina saura où vous trouver. »

« Ça sonne bien, ce que tu me dis là. Ça paraît raisonnable, intelligent et bien. »

Troy a installé Lady à l'arrière du pick-up, sur l'étroite banquette en bois, en l'enveloppant dans plusieurs plaids. Le vieux tacot tombé en ruine avait encore assez de souplesse pour transporter une chienne à la patte cassée.

La puanteur sous les plaids était à tourner de l'œil. Sans un mot, chacun a ouvert en grand sa vitre et on a roulé ainsi jusqu'à Atlanta.

Extrait de la publication

Un dimanche de rêve 13
La naissance des vents 35
Le déluge 57
La canicule 79
Le piège 105
Issue provisoire 129

Extrait de la publication